

## SERGIO BOLDRIN OU L'AME DU MASQUE

-S'introduire dans le monde de Sergio Boldrin, est comme se préparer à un voyage dans le subconscient, le début d'une aventure dont nous connaissons le chemin apparent, sans avoir la moindre idée ou cela nous conduira. Nous pensons que cela constitue la véritable force imaginative, de cet original peintre vénitien, qui semble avoir concentré toute son énergie créative, afin de nous montrer, combien chacun d'entre nous a conservé un peu de soi-même dans son double invisible.

-Il peint des masques qui n'ont rien de commun avec la représentation traditionnelle à laquelle nous sommes habitués. C'est pour ainsi dire, la face cachée de la lune qui apparaît dans ses œuvres, la partie la plus tragique, la plus grotesque, souvent désespérée, ambiguë dans sa solitude, voulant être la projection de tous nos états nos angoisses et nos peurs. Les émotions, que par pudeur ou par vergogne, nous n'arrivons pas à exprimer, en fait toutes les scories qui s'accumulent en nous, dans une difficile cohabitation avec une société parfois trop absente, d'autre fois trop féroce, à laquelle nous n'avons pas la force de nous affronter, montrant un quotidien des plus fragile au niveau spirituel.

-C'est peut-être pour ces raisons, que ses icônes peuvent apparaître « moches » à la limite du grotesque, entendu qu'ainsi l'artiste veut souligner une condition intérieure spéculative, mais, qui déclinée avec un langage pictural, ne laisse rien à l'imagination puisque chaque sujet vient décrit avec une habileté qui se veut parfaitement respectueuse de l'introspection psychologique. Afin d'atteindre certains buts, l'auteur s'appuie sur un graphisme expressionniste, lui permettant de représenter les personnages libres de tout esthétisme académique, parvenant à un trait physiognomique qui est l'exact charnière de jonction entre l'être humain et sa projection onirique entre le tragique et le ludique.

-De là aussi, dérivent nos doutes, devant ces peintures, puisque nous n'arrivons pas à différencier le rêve de la réalité, effrayés devant la possibilité de se retrouver face à la présence de notre double, pouvant mettre en évidence nos défauts, risquant de découvrir que les masques c'est nous et non ceux que nous voyons peints, personnages mélancoliques, faisant partie d'une représentation projetée dans l'espace temps de notre mémoire. C'est seulement en acceptant de le faire que nous pouvons prendre en considération le fait que BOLDRIN met en évidence une opération satirique sur notre société, dénonçant poétiquement le malaise existentiel, le mal être et l'inquiétude, qui quotidiennement nous asseyent au point d'inviter notre subconscient à se réfugier à l'ombre d'un « masque » offrande de l'auteur (confr. LA MASCHERA E' SERVITA). A ce moment, nous entrerons en osmose avec l'artiste devenant nous même les sujets de sa recherche psychique, risquant de se faire analyser, mettant ainsi à nu notre moi le plus profond et le plus incontournable, se chargeant du poids de la fiction (le grand masque blanc que le BOUFFON porte à son cou) se trouvant ainsi projetés dans ce monde où tout est simulation, ou bien dure réalité que nous ne désirons pas découvrir.

-Cependant, connaissant bien BOLDRIN, son intelligence d'homme et d'artiste, sa sensibilité d'âme, l'amour qu'il porte à sa ville, il nous vient spontanément un doute: s'il avait voulu jouer avec nous, faisant réellement une représentation ludique d'un monde désormais disparu (la VENEZIA del 700, désormais fatiguée et déclinante avec les visages et le (peu) de vertu déjà chantée par nos célèbres GOLDONI et GOZZI), ou bien usant de la fascination de « la laideur » comme un escamotage à « la beauté » qui intérieurement peut se cacher (presque toujours) en chacun de nous.

-Alors, s'expliquerait sa joyeuse ironie, se représentant lagunaire dans un costume, qui, comme un tissu précieux, l'entoure de visions vénitienes, ou bien, quand il peint le visage de sa femme cachée sous un masque blanc la recouvrant d'un nuage d'azur, ou représentant ses deux filles avec l'œil amoureux du père, capable d'interpréter le caractère et les humeurs.

-C'est pourquoi il ne fait pas apparaître dans ses dernières œuvres le contexte d'un urbanisme typiquement vénitien, qui enroule comme un baiser, ses masques « bouffons », comme si les laissant flotter dans le vide d'un limbe existentiel, il leur avait volé une racine culturelle initiale, minimisant ainsi l'importance d'apparaître dans leur essence de représentants d'une société placée précisément dans le temps et l'espace et qui encore aujourd'hui, peut-être donnée en exemple tant elle a laissé en héritage (dans le bien et le mal), à tous ceux qui savent savourer les moments heureux de la vie, mais aussi en affronter les aspérités, qui se présentent au détours de notre chemin, avec le dû « sens of humor » (confr. LA FESTA E' FINITA).

-Au fond des choses, quelque soit la ligne de lecture que chaque rapporteur pourra choisir subjectivement, reste incontestable, le plaisir qu'offre la peinture de BOLDRIN à qui s'arrête devant ses tableaux, cet ensemble chromatique d'où s'échappe, imprévue, une lumière mystérieuse qui coupe la scène illuminant obliquement les personnages, ou les mettant en valeur, comme des premiers rôles qui se présentent sur l'avant scène, derrière laquelle, les coulisses sont formées de corps tordus, projections mnémoniques pleines d'une nostalgie consumée, pour un monde, une cité, qui ne lui appartient plus, comme si les acteurs eux-mêmes, masques et sujets de l'œuvre, avaient voulu donner un salut symbolique à une réalité, qui désormais changée en sa substance, ne répondrait plus à ses perspectives d'homme, d'artiste, de vénitien.

-Et si, pour un caprice de la sorte et pour un seul instant, s'évanouissait toute sa recherche psychique, se souvenant pour toujours de ce merveilleux travail de peintre, dans lequel il dessine sa pensée sur la profondeur de l'être humain, dans lequel s'alterne des fonds mystérieux, mélanges de terres et de tons chauds, avec des jaunes pétillants baignés de cette lumière magiquement impalpable, des verts enchanteurs accolés aux blancs bondissants et des rouges esquissant les personnages, voilà, cela serait assez satisfaisant pour notre esprit, puisque la peinture renferme déjà en soi la capacité de nous faire comprendre le monde qui nous entoure.

-Mais, nous désirons souligner avec force et conviction, par chance, SERGIO BOLDRIN sait parfaitement peindre et encore mieux lire en nous, comme à travers les pauvres dépouilles qui s'habillent temporairement, afin de fixer ce qui restera de notre personnalité pour la postérité.

Giorgio PILLA